autrement

FRÉDÉRIC SCHIFFTER

LA BEAUTÉ

Une éducation esthétique

Extrait de la publication

Collection Les Grands Mots

“La beauté naît du flirt intime entre le monde et l’imagination.”

Frédéric Schiffter vit à Biarritz. Il a notamment publié *Philosophie sentimentale* (Flammarion, 2010, prix Décembre) et *Sur le blabla et le chichi des philosophes* (PUF, 2001).

Illustration de couverture :
© Ferdinando Scianna/Magnum Photos (détail)
Conception graphique : Kamy Pakdel.
Imprimé et broché en Italie

LA BEAUTÉ

Une éducation esthétique

Frédéric Schiffter

Éditions Autrement
Collection **Les Grands Mots**

Collection **Les Grands Mots** dirigée par Alexandre Lacroix

Le suivi éditorial de cet ouvrage a été assuré par Laure Flavigny.

www.autrement.com

© Éditions Autrement, Paris, 2012.

Extrait de la publication

À la flâneuse de l'onde

Mes remerciements à Christophe Puyou
et aux oisifs du Plaza, Tristan et Gil.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« J'aime cette mélancolie
que me donne la vue des belles choses. »

Paul Léautaud

Extrait de la publication

La belle et les jolies

« Le premier qui a appelé la femme le “beau sexe” a peut-être voulu faire une plaisanterie, mais il est tombé plus juste qu’il n’a cru le faire lui-même. »
Emmanuel Kant

Emmanuel Levinas affirme que si nous nous attardons à détailler les traits d’un prochain, nous frôlons le meurtre : en contemplant sa physionomie, nous ne lisons pas le « Tu ne tueras point ! » que Dieu, selon lui, aurait inscrit sur la partie la plus nue de son corps. « La peau du visage est celle qui reste la plus nue […] bien que d’une nudité décente. Il y a dans le visage une exposition sans défense. Une pauvreté essentielle… La preuve en est qu’on essaie de masquer cette pauvreté en se donnant des poses, une contenance. » En ne prenant pas garde à la « nudité » du visage de l’autre, nous oublions le devoir de nous en rendre respon-

Extrait de la publication

sables. « Lorsque vous voyez un nez, des yeux, un front, un menton, et que vous pouvez les décrire […] vous vous tournez vers autrui comme vers un objet. » Aussi, dit Levinas, quand nous rencontrons quelqu'un, l'unique attitude éthique à tenir à son égard « est de ne même pas remarquer la couleur de ses yeux ».

Le propos de Levinas est d'une subtilité telle que je ne l'ai jamais lu qu'en ayant le sentiment d'avoir affaire à une supercherie. N'est-ce pas par le visage que l'autre me signale d'emblée sa singulière altérité ? Qu'est-ce qu'un visage dépourvu de nez, de front, de menton, d'yeux, sinon celui d'un fantôme, d'une musulmane recouverte de sa burqa, d'un militant du Ku Klux Klan affublé d'une cagoule, d'un futur pendu dont on a caché la tête sous un sac ? Ne pas prêter attention au visage de quelqu'un, n'en être pas curieux, qu'est-ce d'autre sinon une marque d'indifférence ou de mépris ? Étrange éthique qui exige que l'on commence par adresser une fin de non-percevoir à la singularité charnelle de son prochain.

Comment perçoit-on la « nudité » d'un visage, surtout s'il est un beau visage de femme ? Car, en ce cas, c'est la beauté qui trouble le contem-

Extrait de la publication

plateur, à tel point que, se sentant dans ce dénuement qu'on appelle la timidité, le voilà en lutte contre lui-même pour garder une contenance. C'est pour cette raison même que je ne donne pas davantage raison à Spinoza quand il déclare que la beauté n'existe que par la grâce d'un désir : on ne désire pas une femme parce qu'elle est belle, dit-il, mais une femme est belle parce qu'on la désire. De là, on le sait, sourd la fameuse théorie de la cristallisation – reprise par Stendhal, mais que Spinoza emprunta lui-même à Lucrèce –, selon quoi, aiguisée par le désir, l'imagination en embellit l'objet. Difficile de ne pas entendre là, dans ce discours qui réduit la beauté à une hallucination excitée et excitante, l'aveu d'une détresse sexuelle. Surtout, le propos spinoziste manque son but à mêler désir et regard. Sur ce point, Kant s'avère d'une plus grande perspicacité que Spinoza. Pour le solitaire de Königsberg, la question n'est pas de savoir si une femme est attirante parce qu'elle est belle ou belle parce qu'elle est attirante, mais de constater qu'une belle femme n'est pas désirable. Dans la mesure où le beau suscite un plaisir de contemplation, une belle femme relègue un homme à une distance respectueuse, néces-

saire au seul désir qui s'impose en cet instant : le désir désintéressé – détaché (provisoirement, du moins) d'une finalité sexuelle – de regarder sa beauté.

C'est en lisant ses *Observations sur le sentiment du beau et du sublime*, puis les remarques sur l'art de Schopenhauer, que j'ai pu préciser pour moi-même la distinction que j'établissais par intuition entre une belle femme et une jolie femme. Devant une belle femme, le désir d'un homme se trouve interdit, tandis que, devant une jolie femme, son désir s'affole. Le critère permettant de faire le départ entre une belle femme et une jolie femme ne ressortit pas à une affaire de pure physionomie – à la perfection « plastique » de leurs corps respectifs –, mais à ce que Kant appelle la *pudeur*. « La pudeur, note-t-il, est un secret de la nature qui sait poser des limites à une de ses tendances fort impérieuses, et qui, tout en gardant en vue l'appel de celle-ci, paraît toujours se conduire d'après de bonnes qualités morales, alors même qu'elle s'en écarte. » Si pareille notion de « secret de la nature » laisse perplexe, le philosophe dit là, cependant, une chose juste, bien sentie. Je me souviens de deux sœurs âgées d'une vingtaine d'années que je

Extrait de la publication

croisais souvent à Biarritz, dans tel ou tel bar à la mode, durant mes années de dérives nocturnes. L'une, plus jolie que son aînée, était pourtant moins belle. L'aînée ne manquait pas des charmes de sa cadette mais, comme elle savait les voiler, toute sa personne gagnait en charme. Bien qu'elle montrât plus de distinction à tous égards, c'était pourtant la première qui avait le plus de succès. À mesure que la soirée passait, je voyais celle-ci papillonner au milieu des garçons pressés de la circonvenir, toute fière d'escamoter à leurs yeux les efforts de séduction des autres jeunes filles – cependant que je demeurais dans la compagnie de sa sœur, à l'écart du bruit, m'adonnant avec elle au plaisir d'une conversation digne de ce nom, où la gravité se dégrafe un peu et se déchausse pour danser plus légèrement avec l'esprit.

Ayant eu d'autres occasions de vérifier que les hommes préféraient les jolies femmes aux belles femmes, j'en inférai qu'il entre une part de noblesse dans la beauté qui répugne à la sensibilité masculine commune – sans doute parce que la joliesse affiche cette impudeur qui flatte cette même sensibilité. Devrais-je les diviser en deux catégories « politiques », je dirais que les

Extrait de la publication

jolies femmes forment un parti démocratique, les belles femmes une aristocratie. Si, comme le dit Kant, l'enchantement de toute présence féminine « se déploie sur fond de pulsion sexuelle », il convient de se rendre à l'évidence : la joliesse, requérant tous les expédients de la séduction, exerce une démagogie érotique à laquelle se refuse la beauté en misant sur une sobriété de moyens, une simplicité vestimentaire, une délicatesse de manières. J'ajouterai, pour reprendre l'exemple des deux sœurs, que ce qui faisait la beauté de l'aînée tenait à ce qu'elle n'était pas marquée par l'époque, qui soumet une génération à des stéréotypes de langage et de gestes. Au contraire de sa cadette, en surveillant son vocabulaire et sa gestuelle, elle montrait qu'elle n'avait garde d'appartenir à la catégorie sociale des « jeunes » – et, aussi, la chose est rare, qu'elle fréquentait les livres. La mode, qui ne la laissait pas indifférente, ne l'obsédait pas non plus, et quand elle lui semblait imposer le port de tenues ridicules, elle y résistait sans effort ni regret. De toute évidence – évidence qui s'imposait à tous –, elle n'en avait pas besoin. Sa jeune sœur, elle, l'observait sans réserve ni discernement, trop inquiète à

Extrait de la publication

l'idée que, si elle n'y sacrifiait pas, surtout avec un temps d'avance sur ses amies, son être-au-monde en serait amoindri. Au fond de cette hantise de la coquetterie, qui fait fi de cette pudeur chère à Kant, il m'était facile de voir le mécanisme du désir mimétique à l'œuvre, lequel donne lieu à une rivalité intrasexuelle – gagnée, bien sûr, par la joliesse. Alors que, selon l'excellente formule de Milan Kundera, « la coquetterie est une promesse de coït » faite aux hommes, l'élégance est une invitation à ce qu'ils restent à leur place. La femme coquette, comme l'indique le mot, est une cocotte ; la femme élégante, comme l'indique aussi le mot – en latin, *elegans* signifie « qui sait choisir avec goût » –, est une artiste. Loin de moi l'idée de blâmer le goût pour la toilette et le maquillage. « Quel est l'homme, écrit Baudelaire, qui, dans la rue, au théâtre, au bois, n'a pas joui, de la manière la plus désintéressée, d'une toilette savamment composée, et n'en a pas emporté une image inséparable de la beauté à qui elle appartenait, faisant ainsi des deux, de la femme et de la robe, une totalité indivisible ? » De même, certaines soirées d'été, dans un bar de nuit ou une discothèque, comment n'aurais-je pas pris plaisir à

Extrait de la publication

observer longuement, chez une jeune femme, la convenance d'une jupe ou d'une robe légère, claire ou noire, avec le hâle d'une peau gommée, huilée, parfumée, et l'agencement faussement bâclé d'une chevelure blonde ou brune ? Simplement, en cet instant, et Baudelaire a raison, je ne remarquais pas si la belle était à la mode. Rien ne la rattachait à l'époque, son insouciante prestance se donnait à voir dans un présent simple, intemporel. Était-elle maquillée ? Bien sûr. Rien de plus légitime. Une jeune femme qui sort la nuit pour danser ou s'amuser se prépare à être regardée, non pas sous les dehors du rôle social qu'elle joue le reste du temps, mais sous l'apparat d'une prêtresse du monde nocturne, obscur et scintillant. En cela, comme l'écrit encore Baudelaire, « la femme est bien dans son droit et même elle accomplit une espèce de devoir en s'appliquant [par le maquillage] à paraître magique et surnaturelle ». Tout est une affaire de mesure. Chez la jolie femme, le maquillage, joint à la toilette, vise à mettre en valeur, comme pour les offrir, ses appas charnels – là réside essentiellement, on le sait, et de manière outrancière, l'argument de séduction de la professionnelle du plaisir. Chez la belle

Extrait de la publication

femme, l'élégance tient à presque rien, à des particules de manières, à des touches d'artifice afin de conférer cet « air de rien » à son *allure*. Avec la première, les hommes s'autorisent toutes les privautés et grivoiseries, assurés qu'elles ne la choqueront pas ; avec la seconde – à moins, bien sûr, qu'ils ne soient des goujats –, ils éviteront ce registre, voire s'évertueront à bien se tenir. À l'aise en présence de la coquette pour y laisser aller leur nature, ils seront embarrassés avec la femme élégante, forcés de devoir se conformer à ce modèle de bon goût. Pour faire écho à l'impératif éthique de Levinas, si une responsabilité s'impose à des hommes devant un beau visage de femme, à condition qu'ils daignent le remarquer et le contempler, elle n'est autre que celle de se comporter en gentilshommes. Or, non seulement ce devoir-là les contrarie, mais d'aucuns, si mal à l'aise devant une belle femme, éprouveront à son égard une aversion semblable à celle d'un gueux à l'égard d'un homme de haute condition – comme si cette femme affichait une sorte de privilège inaccessible fait pour humilier ceux – ou celles – qui ne peuvent qu'y renoncer. Pour les natures masculines les plus frustes, la beauté féminine

n'apparaît comme une injure à leur sensibilité que parce qu'elle semble relever d'une injustice radicale, *ontologique*. Cette femme, si distinguée en toute sa personne, ne leur appartiendra jamais puisqu'elle participe d'une essence distincte de leur propre humanité. « Elle est d'un autre monde », pensent-ils, rendant par là, d'ailleurs, de manière inconsciente, un hommage à la théorie platonicienne des Idées. Une belle femme qui surgit dans leur monde sensible est vécue comme l'irruption d'un *phénomène* si exotique – étrange et étranger – qu'il donne lieu à une expérience métaphysique dérangeante. C'est que, en effet, pareille rencontre, tranchant sur leur habitude de la coquetterie féminine, offre à leur regard et à leur conscience la vision d'un idéal incarné aisément perceptible, mais difficilement définissable, que l'on appelle une *personnalité*.

Afin de jeter la suspicion sur le caractère substantiel du « moi » qui n'est, selon lui, que la forme déchue et haïssable de l'âme, Pascal écrit que l'« on n'aime jamais personne mais seulement des qualités » – autant dire les apparences d'un corps périssable unies à un esprit damnable, bref, une ombre. Paradoxalement, le jan-

Extrait de la publication

séniste n'est pas loin de penser comme son contemporain, le jésuite Baltasar Gracián, pour qui les apparences d'un individu constituent sa « personne » même, sauf que, pour ce dernier, parmi les ombres, d'aucunes ont la vertu d'être plus remarquables que d'autres, au point d'exercer dans le théâtre social un *ascendant* sur leurs semblables. Pour Gracián, la question n'est pas tant d'aimer les qualités d'une personne que d'apprécier – *disfrutar* – le style avec lequel cette personne sait les mettre en scène, sans la moindre afféterie, selon ce mélange de finesse, d'aisance et de tact qu'exprime en espagnol le terme de *discreción* et produit le *je-ne-sais-quoi* qui – dit encore le moraliste – « confère aux qualités tout leur lustre ».

Pudeur, élégance, discrétion, quel que soit le terme choisi pour décrire le mode d'apparition d'une *personnalité* féminine, chacun évoque l'épiphanie d'une âme dont le ciel des Idées serait le séjour originel et qui, en raison de son émigration vers le monde sensible, aurait gardé la nostalgie de sa patrie. Native du monde sensible, toute la personne de la jolie femme témoigne de son désir d'y participer et de s'y inscrire. Elle y est chez elle et en jouit. Peu lui

Extrait de la publication

Achevé d'imprimer sur les presses de Grafica Veneta, Italie, pour le compte des Éditions Autrement, 77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris. Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.
E-mail : contact@autrement.com.
ISBN : 978-2-7467-3381-7.
Dépôt légal : septembre 2012.

Extrait de la publication

Extrait de la publication